

Le cri de la terre

Par Enzo Oliviero Verzeletti sx

Au cours du mois de mai dernier s'est déroulée la « Semaine *Laudato si'* » : une occasion importante pour explorer et mieux comprendre la richesse de l'encyclique du Pape François, publiée il y a cinq ans. Si nous relisons le texte pendant cette période, sachant que des milliers de personnes ont été touchées par le *virus*, et au moment même où nous prenons conscience des conséquences douloureuses de la pandémie sur l'économie globale, nous rendons-nous compte, peut-être mieux, de l'urgence de projeter et d'agir dans la direction indiquée par le Pape.

Durant le confinement obligatoire et nécessaire pour limiter la propagation de la maladie, nous avons assisté à des processus assez particuliers : d'une part, la diminution ou l'arrêt total de nombreuses activités, d'autre part, la réduction marquée des émissions de polluants. Cependant, nous ne nous sentons pas réconfortés en respirant un air plus pur, parce que le prix payé au *virus* en termes de vies humaines a été incongru et terrible. Nous avons également assisté à la croissance exponentielle de l'utilisation d'Internet, des applications et des réseaux sociaux, mais personne ne s'est vu épargné de la souffrance de l'éloignement social.

La contrainte à rester entre les murs domestiques a, d'autre part, permis à beaucoup de gens d'avoir plus de temps pour réfléchir sur eux-mêmes et sur leur propre style de vie. De plusieurs lieux, avec des espaces et des perspectives différentes, on cherche à saisir le sens positif de cette réflexion, pour continuer à vivre pleinement, en projetant et en réalisant une société meilleure. L'incertitude quant à l'avenir pourrait même être une provocation à la créativité et une incitation à de nouvelles solutions. « Quel genre de monde voulons-nous laisser à ceux qui viendront après nous, aux enfants qui grandissent » ? A partir de cette question, le Pape François renouvelle son « appel urgent à répondre à la crise écologique, le cri de la terre et le cri des pauvres ne peuvent plus attendre ». La question, centrée sur l'expression « quel genre de monde », oblige à une réflexion sur la qualité et les articulations de la relation que chacun de nous entretient avec le monde, soit individuellement, soit en communauté.

Il s'agit de commencer, ou de recommencer, à se demander quel type de relation avons-nous avec nous-mêmes, avec les autres, avec la nature et enfin – ou en principe – avec Dieu. Et combien et quelle attention, passion et énergie sommes-nous prêts à investir dans le soin de ces relations. La complexité du présent oblige à une réflexion et à une action commune, centrée sur le thème de la solidarité humaine, non seulement au niveau familial, de quartier, de voisinage, de nation, comme déjà déterminé par la crise, mais au niveau mondial.

L'éloignement social, bien que triste, a eu le mérite de nous faire sentir concrètement le manque - et donc l'importance - de la relation tangible avec ceux qui étaient loin parmi nos affections les plus fortes. Mais pouvoir sentir le réel éloignement permanent, la compassion et un sentiment de vraie solidarité avec ceux qui n'appartiennent pas directement au cercle de nos proches, c'est ceci qui est beaucoup plus difficile.

Se sentir solidaire avec l'humanité tout entière, pour réaliser une société meilleure que celle actuelle, devient un défi pour toute la chrétienté, *in primis* pour nous missionnaires. Nous aimons, surtout en Italie, nous distinguer les uns des autres, chacun voulant ainsi défendre son style de vie. Il faut comprendre que « solidarité » n'est pas égale à « uniformité », car la solidarité, communautaire et mondiale, ne peut naître que d'une confrontation, d'un dialogue authentique, non idéologisé, qui procède de la confiance réciproque. Ceci peut être le point de départ d'une « écologie humaine ».

Pendant l'isolement, l'utilisation accrue des systèmes numériques, y compris au sein des communautés religieuses, a mis en évidence, à mon avis, l'absence d'une confrontation réelle, où chacun serait disposé à écouter, évaluer et discuter les propositions d'autrui. De nombreuses initiatives ont également été bonnes et belles, mais nous devons à présent nous employer à instaurer un climat authentiquement dialogique, capable de conduire à des choix concrètement opérationnels, pour le bien de tous.

Je m'explique mieux : beaucoup d'utilisateurs *d'Internet* montrent la typique volatilité de la pensée statique, qui se nourrit de l'énonciation de principes et de théories ou d'exhibitions audio et vidéo, qui ont peu à voir avec l'engagement direct pour la solution de la question centrale de plus en plus évidente : l'appel urgent à répondre à la crise écologique, au cri de la terre et au cri des pauvres qui ne peuvent plus attendre.

Souvent des principes et des théories se cristallisent et, transformés en *slogans* pâles et pauvres, ils ont pour effet de séparer la parole de l'action, le dire de faire. Le discours et l'action pratique sont comme les deux roues d'un même engrenage : s'ils commencent à tourner de façon dissociée, sans que le mouvement de l'une conduise ou engage celui de l'autre, l'engrenage tourne à vide, risquant de s'arrêter ou, pire, de s'enrayer.

Cette situation est évidente dans de nombreux espaces de la coexistence humaine. Il est possible d'en apercevoir un exemple tragique dans les événements de Minneapolis : là est en danger le lien social et tout le système risque de s'enrayer, parce que celui qui devrait se porter garant du respect de la justice semble au contraire se faire opérateur d'iniquité.

Dans les questions plus étroitement liées à l'environnement naturel, si nous n'agissons pas concrètement pour adapter la production et la consommation à la nécessité déclarée de protéger l'environnement, nous risquons, pour ainsi dire, le blocage des engrenages dans l'ensemble de l'écosystème. Si un dépôt de pétrole, comme cela s'est produit ces derniers jours, par erreur ou par négligence humaine, déverse vingt mille tonnes de pétrole brut dans un fleuve du monde, ou une centrale nucléaire, comme cela s'est produit plus d'une fois dans le passé, disperse ses déchets radioactifs dans le milieu environnant, qui pourra résoudre ce « problème » et réparer les dégâts ?

Dans le système actuel de communication de masse, dont est tissée la société capitaliste, la nature a été reléguée en arrière-plan, comme l'affiche murale d'un mobilier élégant : elle ne perturbe guère notre bien-être, car elle reste éloignée, semblable à un ornement optionnel, et ne nous amène pas à la confrontation directe avec sa rudesse, ses résistances, ses surprises.

Aujourd'hui, on a « dénaturé la nature », en la transformant en un « concept » ornemental, d'ailleurs souvent peu représentatif de la réalité, alors qu'en pratique on en exploite sans considération aucune les ressources, non pas au bénéfice de toute la population mondiale.

Par conséquent, qu'est ce qui pourrait être moins « naturel » pour les êtres humains à la place de choisir d'agir pour sauver un « concept » ? Pourquoi abandonner nos « structures de confort » pour quelque chose qui semble toujours merveilleux, vu confortablement sur photo, en vidéo ou visité à travers des spectaculaires voyages organisés ?

Dans les sociétés riches et « développées », où le « bonheur » tourne autour d'un fantasme de croissance illimitée et de l'élimination des désagréments, la valeur unanimement reconnue est celle du « bien-être ».

C'est la prérogative des sociétés développées et privilégiées comme la nôtre de pouvoir consacrer toute une partie des revenus du travail à l'élimination des obstacles, des malaises et des efforts, du plus douloureux au plus petit et à l'aménagement fonctionnel et élégant des pièces dans lesquelles nous passons quotidiennement notre temps.

La plupart des produits et services offerts sur le marché sont représentés comme fournisseurs de confort et de facilités : d'utilisation, d'échange, d'assemblage, de stockage, de stockage, de paiement, de transfert, de préparation, de livraison, de remplacement, de choix, de rencontre. Le tout de plus en plus à portée du clic d'une souris ou du toucher sur un *touchscreen*, à travers l'*App*... spécialement conçu.

Au nom de ce « confort protecteur », la plupart d'entre nous s'est isolée, non pas tant de leurs semblables, mais de ce que j'appellerais le sens de la réalité de la nature, de ses équilibres et de l'interdépendance absolue de tous les phénomènes naturels, vie humaine y compris.

L'environnement naturel pose à l'homme une question incontournable : le monde n'appartient à personne, alors que tous les êtres humains en font partie intégrante : c'est nous qui sommes inclus dans l'écosystème terrestre. Nous sommes aussi les seuls, jusqu'à preuve du contraire, caractérisés par une intelligence discursive, par une pensée qui s'exprime dans le langage verbal. La capacité

d'organiser la parole sous forme de discours est la roue principale d'un engrenage beaucoup plus vaste, dont les autres systèmes représentatifs humains participent.

Si nous continuons à substituer les concepts à la réalité, sans sentir peser sur nos épaules les blessures infligées à la nature et sans entreprendre des actions transformatrices des styles de vie, l'écosystème sera endommagé ; ce merveilleux engrenage vital ne sera plus en mesure de se déplacer harmonieusement, il tournera en mode dissocié et des désastres écologiques continueront à se produire ici et là.

Il faudra beaucoup d'efforts pour mettre ensemble la théorie à la pratique et faire de la vie en communauté, de la solidarité et du lien social trois expériences non négociables. Oui, car « communauté», «solidarité», «lien social», comme «fraternité», «compassion», «amour» ne sont pas des concepts abstraits, ce sont des expériences réelles. Il faudrait, je crois, revivre la matérialité rugueuse et lente de la nature, abandonner, même pour une courte période, les flux rectilignes de nos routes et les volatiles croisements numériques, sortir de nos tanières ou de nos cages confortables, pour pouvoir forger une nouvelle certitude, celle de notre interdépendance avec, et entre, le reste des vivants. N'est-ce pas là aussi l'Église en sortie ?

Enzo Oliviero Verzeletti
Tavernerio, 10 juin 2020